

D'UN VASTE PLAN DE POLITIQUE PRUSSIENNE.

Le protestantisme de la haute Eglise d'Angleterre peut se diviser en deux parts : le protestantisme politique *indifférent*, le protestantisme politique *anglican*. Le premier fait bon marché des doctrines, de l'orthodoxie ; il lui suffit qu'on soit protestant, c'est-à-dire opposé à Rome ; le second respecte encore les formules de foi *anglicane* ; il tient à un protestantisme doctrinal et à une quasi-orthodoxie ; il ne sympathise pas toujours avec le protestantisme étranger ; il veut ses propres coutumes, sa hiérarchie, commençant au simple vicaire, se terminant à l'archevêque de Cantorbéry ; il se regarde comme une scie de Rome protestante, qu'il n'est pas permis d'insulter et de combattre, bien qu'il continue, pour sa part, de combattre la Rome de saint Pierre et de saint Paul.

Cette dissidence au sein du protestantisme anglican vient de se manifester d'une manière tout à fait curieuse dans deux articles du *Times* et du *Morning-Herald* ; la première de ces feuilles, organe de la politique torie, s'est faite, du moins momentanément, l'organe du protestantisme politique *indifférent* ; le *Morning-Herald*, organe du haut clergé et de la vieille hiérarchie protestante d'Angleterre, est au contraire le défenseur naturel de l'orthodoxie *anglicane*, ou pour mieux dire du protestantisme politique purement *anglican*.

Le sujet de la discussion est d'un haut intérêt, non seulement pour les Eglises protestantes et pour l'Eglise romaine, mais pour toute politique européenne : c'est ce qui nous fait traiter ce sujet avec une attention particulière.

On n'a point oublié le voyage du roi de Prusse en Angleterre, et la création de l'évêché de Jérusalem, due au concours inattendu et tout à fait extraordinaire de la haute Eglise anglicane et de l'Eglise évangélique prussienne : ce fait, d'une bizarre nouveauté, attira justement l'attention : il y eut en France, en Angleterre et en Prusse même des exclamations d'étonnement au sein de la multiforme hérésie ; mais tout ne se borna pas là, et l'on dut entendre ces curieuses paroles de la *Gazette d'Etat de Prusse* : Tous les partis s'accordent dans cette conviction que les diversités de culte chrétien dans l'Eglise protestante sont dominées par une unité supérieure, celle du chef de l'Eglise elle-même ; et que l'on doit à cette unité, à laquelle toutes les diversités aboutissent, comme à leur centre, l'établissement de la vraie tolérance chrétienne. La *Gazette d'Etat* proclamait ainsi l'*indifférence* absolue en matière de dogme ; les autres Eglises réformées devaient s'en effrayer à bon droit. Cependant les tentatives de Berlin, en fait d'éclectisme religieux, ne devaient pas s'arrêter en si beau chemin, et voici la singulière entreprise dont le protestantisme indifférent fait honneur à la politique de la Prusse.

A Londres, le roi Frédéric-Guillaume se rendait le matin en pompe à l'Eglise de Saint-Paul (vouée au culte anglican), dans l'après-midi, il assistait comme simple particulier aux offices de la chapelle luthérienne ; à Cologne, il s'est rendu d'abord au service protestant, puis il a assisté à la grand-messe dans la cathédrale catholique : le système de protectorat et de pacification étendu par lui sur les diverses branches du protestantisme, il a essayé de l'étendre sur l'Eglise catholique elle-même ; et on l'a entendu dire, en présence de l'archevêque de Cologne, dans ce temple consacré à l'immuable majesté de notre dogme : "Puisse le seuil de ces portes n'être jamais foulé par les perturbateurs de la paix entre les confessions !"

Dela le parti du protestantisme *indifférent* prend occasion de déclarer dans le *Times*, que le patronage du prince évangélique commence à triompher sur Rome ; que sa diplomatie a obtenu du Pape un entier acquiescement sur la question des mariages mixtes, que le renoncement de l'archevêque de Cologne à l'exercice de ses fonctions est une victoire du nouveau principe évangélique, enfin, que la vive joie de l'assemblée catholique de Cologne et le silence, peut-être

même le tacite assentiment du prélat catholique aux paroles de tolérance prononcées par le roi, autorisent en quelque sorte à penser que la profonde et sincère conviction de Frédéric-Guillaume est partagée par la population rhénane et l'évêque représentant du Pape.

Or, le journal anglais définit clairement le nouveau principe religieux dont il célèbre, ou peu s'en faut, le récent avènement. "Il y a, dit-il, dans les intentions du roi une grandeur, une sincérité, une piété incontestables, qui doivent commander le respect même, à ceux qui diffèrent de ses vues ou redoutent l'effet de ses mesures. Il est difficile, à la vérité, de concevoir comment ces vues peuvent être pleinement réalisées, sans une révolution morale plus grande que celle qui a été accomplie par la réformation elle-même, sans un renversement de la notion d'orthodoxie théologique en tant qu'élément pratique du christianisme. " Ici quelques restrictions, pour ainsi dire purement oratoires. — " Le roi de Prusse, continue le *Times*, est possédé d'une idée beaucoup plus auguste que celle d'établir une corde d'indifférentisme entre ses propres sujets ; ou plutôt c'est un homme trop sage pour ne pas savoir qu'il est impossible d'isoler un royaume en Europe des sympathies religieuses ou des changements de sympathie qui affectent le reste de l'Europe. Aussi, prenant pour centre et pour base sa propre autorité dans son propre royaume, prenant le sentiment de nationalité germanique pour cercle immédiat et sphère de ses opérations, il embrasse dans son dessein les plus lointaines influences vers lesquelles sont supposées graviter les puissances morales de la Prusse et de l'Allemagne ; il cherche à faire entrer dans cette unité fédérale de croyances qu'il s'applique à consolider, l'Eglise d'Angleterre d'un côté, l'Eglise de Rome de l'autre."

On peut se demander, avec le *Morning-Herald*, si de pareilles idées ne sont pas développées ici, par une plume Prusso-Germanique, par un homme dévoué au cabinet de Berlin. Quoiqu'il en soit, il est évident que pour les hommes du protestantisme *indifférent*, le dogme, la vérité religieuse, la chasteté de la vérité, si je puis ainsi dire, sont une chose de fort peu d'intérêt, propre tout au plus à servir de rempart à des dominations politiques, et propre aussi à contrarier de certaines conquêtes. — Il faut lire encore la singulière narration des premiers efforts de Frédéric-Guillaume, pour opérer au sein de son royaume, sur cette base de sa propre autorité, l'unité fédérale des croyances, comme l'appelle le journaliste anglais.

" Dans le cours du temps, les systèmes de croyance doctrinale, jetés à terre par Luther et Calvin, et sous l'influence de cette liberté du jugement privé qu'ils avaient aussi transmise comme l'un des premiers principes de la religion, avaient été entièrement décomposés. Les choses étaient allées si loin, que l'unique alternative, si l'on voulait continuer de marcher, était, ou de nier le christianisme, ou d'opérer une séparation absolue entre la théologie dogmatique et la foi religieuse, en réduisant la première à être une simple branche de la philosophie, la seconde à être un pur développement du caractère de l'individu. La dernière alternative fut naturellement choisie comme la meilleure en elle-même et la plus agréable aux tendances mystiques de l'esprit allemand. Telle était la situation où le dernier roi de Prusse trouva la religion de ses sujets. Doué, comme son fils, d'un génie organisateur, comprenant les avantages de l'union et l'opportunité qui s'offrait à lui à cause de l'état d'épuisement des principes dogmatiques, il résolut de fonder une nouvelle Eglise, par la combinaison des sectes calvinistes et luthériennes jusque-là divisées. Le roi, avec l'assistance de son ministre M. Bunsen, compila donc une nouvelle liturgie, et arrangea une organisation nouvelle, à laquelle ceux des pasteurs luthériens et calvinistes qu'on jugea les mieux disposés, furent invités à se conformer à certain jour donné. La majorité d'entre eux le fit, et ce qui avait été d'abord facultatif, fut fortuitement rendu obligatoire pour le reste. Ainsi les dissensions entre le luthéranisme et le calvinisme furent éteintes en Alle-